

Littérature médiévale

Ingrid Arthur : *Miracles que Dieus ha mostratz per Sant Frances apres la sua fi. Version occitane de la Legenda maior Sancti Francisci. Miracula de Saint Bonaventure. Edition et étude de la langue.* Monografier utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps Samfundet i Uppsala. Uppsala 1992, 201 p.

On se réjouit avec l'auteur (IA) de voir enfin paraître son édition des *Miracles*; prête pour la publication depuis plus de 35 ans, cette édition a dû surmonter bien des obstacles avant de nous arriver dans sa forme définitive (Préface).

Une Introduction (18 p.) présente le manuscrit d'Assise, la base latine de la version occitane des *Miracles*, la valeur linguistique et littéraire du texte. – L'importante Etude de la langue (127 p.) comporte : une Localisation de la langue (les départements actuels de l'Ariège et de l'Aude), avec discussion sur les affinités catalanes et gasconnes et les éventuels italianismes; un chapitre sur les Graphies et la phonétique (59 p.), précédé de Notes introductives de la première importance; un chapitre sur la Morphologie et la syntaxe (58 p.). – Le texte des *Miracles* (32 p.), introduit par une description paléographique et le plan de l'édition, est accompagné de nombreuses notes en bas de page et suivi d'un important Glossaire (14 p.) avec une Liste des noms propres (5 p.). – Une Liste des abréviations et une Bibliographie (6 p.) terminent l'ouvrage.

Soulignons dès maintenant que IA a bien réussi son difficile projet en nous offrant, dans la meilleure tradition scandinave de philologie romane, aussi bien l'édition impeccable d'un texte important, resté trop longtemps un *desideratum*, qu'une étude linguistique approfondie de ce texte.

Les vicissitudes de cette genèse prolongée des *Miracles* ont amené IA à réviser son étude, notamment le chapitre sur les Graphies et la phonétique, qui a subi une profonde refonte à la suite des critiques faites à propos de l'édition de la *Vida del glorios Sant Frances* (1955) : adoptant là une tradition centenaire, IA est partie du latin vulgaire pour établir une description phonologique du texte de la *Vida* – une «manière(s) de procéder qui aujourd'hui relève(nt) du dilettantisme» (G. Hammarstrom 1959, cité p. 29).

Mais il se peut qu'il y ait malentendu : personne n'a jamais prétendu faire de la linguistique en se servant de ce procédé consacré qui n'est, au fond, qu'un «schéma» commode permettant au lecteur de se faire un aperçu rapide des particularités de n'importe quel texte médiéval en langue romane, puisque ce «schéma» lui est familier.

Ayant accepté, cependant, les objections formulées par les critiques, IA a refait son étude phonologique selon les critères préconisés (p. 29) : elle part désormais des graphies du texte pour découvrir les sons. La description, qui se veut exhaustive, est menée avec une admirable précision; mais on voit aussi, en étudiant de plus près les données apportées par l'auteur, qu'elle arrive souvent à des résultats identiques à ceux qu'aurait produits une enquête selon le procédé consacré. Il reste toutefois que le «schéma nouveau» appliqué par IA est bien plus efficace – même si le lecteur

risque un peu de se perdre dans les décimales de la numérotation des paragraphes, tel le paragraphe : «2.4.2.5.1.2. Autres voyelles finales (atones)», p. 52.

La numérotation décimale mise à part (voir, p. ex., p. 96 : «2.5.9.4.1.1. Opposition *prétérit/imparfait...*»), l'étude grammaticale reste conçue selon une optique plutôt traditionnelle et, partant, familière au lecteur. Les parties consacrées à la morphologie enregistrent les formes, dialectales ou autres, particulières aux *Miracles*, tandis que les parties sur la syntaxe ajoutent aux traits particuliers des observations sur des phénomènes courants en ancien occitan, phénomènes confrontés parfois avec ceux des parlars contemporains (p. 77-78). IA fait remarquer qu'elle ne relève qu'un nombre limité de phénomènes (p. 77) : en réalité, elle a réussi à réunir, ici et dans l'ensemble de ce chapitre, des séries d'observations pertinentes pour des études plus approfondies encore. Notons aussi la présence de sections sur l'ordre et sur la formation des mots. Manifestement, il faut savoir gré à l'auteur d'avoir accordé autant de place à la grammaire (53 p.) qu'à la phonologie (59 p.) : cet équilibre souhaitable ne se retrouve pas dans n'importe quelle édition de textes médiévaux.

Dans ses Notes introductives à l'étude phonologique, IA s'est posé la question de savoir quel est, dans ce domaine, «le devoir d'un éditeur de textes médiévaux». Elle fournit elle-même la réponse : «l'étude de la langue a surtout comme but d'aider le lecteur à comprendre le texte publié», tout en admettant avoir été poussée par son enthousiasme à «dépasser le cadre normal des introductions linguistiques» – d'où le titre de son ouvrage : *Edition et Etude de la langue* (p. 29).

On ne saurait reprocher à IA son enthousiasme : le lecteur est bien servi pour comprendre le texte, sa curiosité linguistique sera pleinement satisfaite, mais il restera un peu sur sa faim après la lecture du paragraphe consacré à la Valeur linguistique et *littéraire* des *Miracles* : quelques pages à peine sur les particularités de la traduction occitane face à l'original latin et qui n'ajoutent pas grand-chose à ce qui a été dit déjà dans l'Abstract précédant la Préface.

Mais au lieu de relever ce que l'auteur n'a pas fait, ou n'a pas voulu faire, remercions-la de ce qu'elle nous offre : l'édition solide et bien annotée d'un important texte en prose de ce XIV^e siècle qui constitue une époque de transition du plus haut intérêt pour l'histoire de l'occitan, ainsi qu'une étude linguistique très approfondie et qui doit satisfaire bien des spécialistes. A d'autres spécialistes, ou bien à l'auteur elle-même, de compléter cet ouvrage fondamental par une étude littéraire et par une étude lexicographique (à partir des excellentes données fournies par le Glossaire). En attendant, le lecteur entreprendra, en toute confiance, la lecture de ce texte établi par IA.

Note au lecteur : par suite de sa lente genèse, cette édition a vu le mot de *provençal* (au sens général de 'langue du Midi') remplacé par le terme d'*occitan*. De prime abord, l'éditeur relève, dans une note peu explicite, ce problème de terminologie (p. 1, note 1) : «Dans la *Vida* (1955), nous nous sommes servie du nom «provençal»... dans les *Miracles* (1992), nous employons souvent le terme «occitan», qui est maintenant le plus courant pour noter la même langue». Par l'adverbe *souvent*, le lecteur

doit donc entendre que, dans la présente édition, les deux termes s'emploient sans discrimination, au sens de 'langue du Midi'.

Svend Hendrup
Université de Copenhague

Michelle Szkilnik : *L'Archipel du Graal. Etude de l'«Estoire del Saint Graal»*. Publications Romanes et Françaises CXCVI. Droz, Genève, 1991. 147 p.

Il est peut-être utile de préciser dès l'abord que le titre du livre nous annonce que l'auteur considère l'*Estoire del Saint Graal* comme l'*archipel* du vaste ensemble, le continent, formé par le soi-disant cycle du *Lancelot-Graal*. Rappelons que ce cycle composé autour de 1225-1230 consiste, avec l'*Estoire*, dans les romans suivants : *Merlin*, *Lancelot propre*, *Queste del Saint Graal*, *Mort le roi Artu*.

Il est curieux que l'*Estoire*, pourtant écrit comme le dernier du cycle, prétende en être le préambule. Ainsi, selon le langage métaphorique de MS, «ce que veut l'*Estoire*, (c'est) s'amarrer au cycle du *Lancelot-Graal* en même temps que l'ancrer, c'est-à-dire en fixer les origines» (p. 9). L'*Estoire* étant le récit de voyages en mer, d'île en île, de terre inconnue en terre inconnue, c'est la métaphore de l'archipel qui, selon notre auteur, a guidé toute son analyse. Elle a choisi les titres suivants pour les chapitres de son livre : «Mers, Îles et Continent», «Le vaisseau de Dieu», «Ancrage», «Vent d'Est, Vent d'Ouest» et «Rives et dérive du récit».

Au cours de ces chapitres, elle étudie avec beaucoup de finesse et de perspicacité l'histoire sur l'exode de Joseph d'Arimathie et de son peuple qui partent de l'Orient et arrivent en Grande-Bretagne, la terre promise, ainsi que le prologue où le Christ donne un livret au narrateur que celui-ci doit recopier et qui sera le récit, sacré puisque écrit d'abord par le Christ, de l'*Estoire*.

Deux concepts guident l'analyse de façon systématique et convaincante bien qu'ils soient à peine définis : ce sont la *métaphore* et le *symbole*. La *métaphore* fait découvrir tous les motifs du récit qui peuvent représenter l'élaboration même du texte. A titre d'exemple, je cite quelques formules de la conclusion : L'île est une métaphore du récit; les nefs constituent à la fois un motif et la métaphore de tous les motifs qui courent à travers l'œuvre et en créent l'unité; la mer, qui symbolise le monde et la vie humaine pleine de dangers, évoque aussi les risques pris par l'écrivain.

MS utilise le *symbole* pour dire la signification spirituelle (religieuse) des motifs. Moins fréquemment et avec moins de clarté, elle se sert aussi du terme d'*allégorie*.

A un seul endroit du livre (p. 17), les niveaux traditionnels de la lecture allégorique sont désignés ensemble. Nous y apprenons que, «comme le périple biblique (de Moïse et de son peuple), celui de l'*Estoire* est susceptible de recevoir une quadruple interprétation sur le modèle de l'exégèse biblique», le voyage matériel donnant le sens historique, le sens moral résidant dans le cheminement spirituel des personnages, tandis que le voyage postfigure celui de Moïse et préfigure celui de Galaad (dans la *Queste del Saint Graal*) – l'*Estoire* jouant par rapport à la *Queste* le rôle de l'Ancien